

LES **SAVEURS**
DE LA TENTATION

**Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales
du Québec et Bibliothèque et Archives Canada**

Titre : Les saveurs de la tentation / Marthe Saint-Laurent

Nom : Saint-Laurent, Marthe, 1963- , auteure

Identifiants : Canadiana 20200091506 | ISBN 9782897834678

Classification : LCC PS8637.A45737 S28 2021 | CDD C843/.6–dc23

© 2021 Les Éditeurs réunis

Images de la couverture : Increativemedia / iStock ;
Dan Tiego / Shutterstock

Les Éditeurs réunis bénéficient du soutien financier de la SODEC
et du Programme de crédit d'impôt du gouvernement du Québec.

Financé par le gouvernement du Canada | **Canada**

Édition

LES ÉDITEURS RÉUNIS
lesediteursreunis.com

Distribution nationale

PROLOGUE
prologue.ca

Imprimé au Canada

Dépôt légal : 2021
Bibliothèque et Archives nationales du Québec
Bibliothèque et Archives Canada

MARTHE SAINT-LAURENT

LES **SAVEURS**
DE LA TENTATION



LES ÉDITEURS RÉUNIS

*La tentation la plus dangereuse :
ne ressembler à rien.*

ALBERT CAMUS

*Hâtons-nous de succomber à la tentation,
avant qu'elle ne s'éloigne.*

ÉPICURE

PROVENCE



1

Danse et *doste*

Le 9 mars

Les mouvements de mon corps épousent harmonieusement l'enveloppante voix de Leonard Cohen sur *Lover, Lover, Lover*. Au moment où mon jean touche le sol, la bienveillante chaleur dégagée par les flammes pénètre mon corps tout entier jusqu'à faire durcir mes mamelons découverts. Ma main gauche attrape la flûte de champagne sur le manteau de la cheminée. Dans une synchronicité incroyable, mes lèvres se déposent sur le rebord de la coupe sans que mon corps cesse de suivre le rythme de *Lover*.

Assis sur le canapé, Bastien, les bras croisés derrière la tête, a déjà reçu mon chemisier et mon soutien-gorge au visage. Dans un geste de désinvolture, je lui ai balancé avec délice mes vêtements, exacerbant ainsi son excitation. Un effeuillage privé offert selon les règles de l'art. Non seulement mon ami sait apprécier, mais son air témoigne d'une passion dévorante... la chasseresse qui sommeille en moi est comblée.

La nuit tombe. Dans la pièce qu'aucune lampe n'éclaire, les flammes derrière mon corps mettent en scène un spectacle propre à susciter le désir de mon ami, qui se caresse doucement. Mon corps libre s'approche de lui avec un mélange d'envie et de retenue. Sans le toucher, je dépose ma flûte sur la table du salon après avoir avalé deux grandes gorgées. Les bulles me montent à la tête. Je me

penche vers sa bouche, feignant de l’embrasser. Au moment où il tente un frôlement, je lui tourne le dos en dansant pour regagner la principale source de chaleur de la maison.

Les paupières closes, je caresse de mes mains l’intérieur de mes cuisses, en remontant lentement pour les glisser sur mes fesses nues, avant de les poser sur mon ventre afin qu’elles terminent leur exploration sensuelle sur mes seins. Je redécouvre mon corps, négligé depuis de longs mois. Il a vieilli, il est aminci par les nuits d’insomnie causées par d’intenses douleurs. Pourtant, ce soir, mon corps est jeune et vivant, habité par le désir et la passion. Il vibre sous mes mains et crie à tue-tête son besoin d’être aimé, d’être caressé, d’être adulé. Je le parcours avec tendresse et respect. Je savoure chaque instant avec gratitude. En ouvrant les yeux, mon regard se pose sur Bastien, qui se réjouit du spectacle érotique.

— Aurélie, viens vers moi, s’il te plaît !

— Non, pas maintenant. Écoute comme Cohen nous transporte ! Sa voix, sa musique... le champagne. Profitons doucement ! Laisse-toi emporter par la jouissance de tes yeux. La soirée ne fait que commencer.

Ce soir, je m’amuse, je joue de mon corps, je flirte avec l’excitation, je caresse le plaisir de tous mes sens. Faire languir mon ami afin que son désir soit à son apogée me rend fébrile. Le jeu de la séduction m’enivre, m’emballe, il vibre en moi et je me demande ce qui me plaît le plus dans les jeux amoureux. La conquête, la chasse initiée par les femmes, l’excitation, la montée du désir, l’attente ou l’acte sexuel lui-même, qui trouve son point culminant dans l’atteinte de l’orgasme ? Pour l’instant, j’embrasse à grands coups de volupté le moment présent. Je me laisse transporter par l’envie, la passion, la jouissance que mon corps réclame.

La voix fiévreuse du chanteur accompagne ma danse. Je jubile de ces moments parfaits sur lesquels le quotidien n’a plus de prise. Le temps devient éternité, seul le désir du corps et des sens règne comme un lion dans la savane. Le torse bombé vers l’avant,

maintenant étendu sur le canapé, Bastien peine à se contenir. Je sens qu'il me réclame, je vois ses mains, impatientes, avides et désireuses de se poser enfin sur mon corps. J'attends d'être totalement prête, juste assez mûre pour m'offrir à lui et le prendre.

Je m'amuse à le garder en haleine. Bastien est confortablement installé en première place, ses yeux affamés suivent chacun de mes mouvements. J'alimente tous les feux à la fois... la cheminée et l'homme. Je m'approche de son corps pour mieux m'en éloigner. Je ris aux éclats en empoignant la bouteille de champagne dont je verse quelques larmes dans nos flûtes. Mon ami comprend qu'il faudra tout boire avant de pouvoir goûter à mon corps. Les règles du jeu sont comprises sans paroles. Son intelligence émotionnelle et sa sensibilité me touchent. Présent, attentif et respectueux de mes rites silencieusement instaurés, il sait jouer et cela me charme.

Or, les règlements se voient souvent transgressés, surtout par les délinquants. C'est ainsi que je vois mon ami boire cul sec en me fixant d'un regard malicieux.

— Tu triches, Bastien !

— Non, pas du tout, j'ai respecté les règles. J'ai terminé mon champagne, c'est tout. Allez, viens vers moi ! Je te désire depuis tant d'années.

— Je m'en doute, répliqué-je d'un air vainqueur.

— Cette soirée, je l'ai imaginée tant de fois. Je l'ai souhaitée, je l'ai voulue... si tu savais.

— Chut ! Ne parlons pas de ça. Ce qui compte, c'est maintenant.

Sourire taquin, yeux charmeurs, je fixe Bastien et je descends d'une seule gorgée le reste de mon verre. Je dépose ma flûte et j'avance vers lui avec calme, avec une lenteur insoutenable pour l'impatient. Intérieurement, j'éprouve plaisir et satisfaction à le faire ainsi souffrir. Dès lors que ma bouche frôle ses lèvres

pulpeuses, je sais que je suis fichue. Nos langues se confondent et nos mains se perdent sur le corps de l'autre. Tout s'entremêle, tout s'embrouille, tout s'unit.

Avant que le mâle ne s'emballe davantage, rapidement, je prends le contrôle de nos ébats. Je m'assois sur son sexe, puis dans un lent mouvement de va-et-vient, je continue de le faire languir. Ma jambe droite trouve appui au sol, mes mains se plaquent sur ses muscles pectoraux et fréquemment, je me penche vers son visage pour l'embrasser à pleine bouche. L'obscurité recouvre nos corps, malgré les quelques braises qui crépitent à nos oreilles sourdes de trop de passion. En peu de temps, la fraîcheur envahit le salon. D'un geste bref et sans nous perdre, Bastien couvre mon corps du sien pour me réchauffer. Je le laisse terminer la valse.

Au moment où notre partage sexuel se termine, il est étendu sur moi. Nous sommes encore secoués par nos respirations haletantes, tandis que nos yeux cherchent à percer les sentiments de l'autre. La noirceur n'y peut rien. Nous défions tout. Nos sens à fleur de peau, nous savons sans voir, nous comprenons sans parler. Nos corps brûlants, encore bien soudés, sont rassasiés. Je sens son souffle chaud, je reçois sur ma poitrine les battements de son cœur, sa respiration accélérée et ses doux baisers se partagent mon cou pendant que son corps se relâche et que le mien devient avide de chaleur.

Nous sommes là, étendus, enveloppés par le calme et la nuit. Bastien aimerait me parler, mais il n'ose pas. Son instinct lui dicte que le silence est d'or, que ses propos me feraient fuir. La sauvageonne risque de prendre peur et de se sauver, il ne doit courir aucun risque. Je sens à présent de chauds baisers déposés avec délicatesse sur mes épaules. Ses offrandes se multiplient et parviennent jusqu'à mon visage et mes joues avant de s'achever sur ma bouche désireuse de les recevoir. Nous restons ainsi sans parler, nos regards qui se croisent, jusqu'à ce qu'il s'inquiète de la fraîcheur dans la pièce.

— Tu as froid, Aurélie ?

— Oui. Je suis frileuse, tu sais, malgré les hivers québécois, mon corps ne s’y fait pas.

— Je te propose de manger. Ça nous fera du bien et ça te réchauffera.

Lentement, nous laissons le canapé avec la douceur de deux corps aimants et complices. Nous parvenons tant bien que mal à réanimer nos corps assouvis par l’amour, à la recherche de nos vêtements gisant çà et là, pêle-mêle sur le sol ou sur le canapé. Pendant que je me rhabille, monte en moi le pressentiment profond que le « jeu » de cette soirée ne s’arrêtera pas ainsi. Mais pour l’instant, mon amant me propose de cuisiner un excellent plat dont lui seul a le secret : pavé d’espadon à l’origan, aux olives et au citron. Le sachant diplômé de l’école hôtelière, il me vient à l’idée qu’il doit attirer ses conquêtes avec ses petits plats. Une pointe de jalousie monte en moi. Mon imagination fertile me laisse croire que sa cuisine préparée avec finesse représente pour lui plus qu’un mariage de saveurs, plus qu’une simple volonté de « nourrir » ses amoureuses. Et si tous ses mets étaient la preuve irréfutable de son amour ? Cette idée me laisse craintive.

Je l’observe préparer, couper, tailler en m’expliquant l’importance de chacune des étapes, l’origine des aliments, la façon de bien les apprêter et la manière adéquate de présenter les plats. Habitée par une curiosité insatiable et un plaisir communicatif, je m’assois derrière le comptoir pour le regarder, de ses mains de chef, me préparer un copieux morceau d’espadon.

Pendant que l’huile d’olive chauffe, il sale et poivre le poisson avant de le saisir rapidement des deux côtés dans une poêle. Il attrape un citron frais qu’il lave avant d’en découper des rondelles qu’il dépose sur l’espadon. Puis, il tranche des olives vertes qu’il laisse délicatement tomber sur le poisson. En un tour de main, le pavé se retrouve dans un plat allant au four arrosé d’un verre de vin blanc. Mon ami prépare un jus de citron frais, coupe finement

l'origan (aussi appelé *doste*), épice très prisée en Grèce et adorée des Provençaux. À ce joyeux mélange, le chef ajoute un peu d'huile d'olive, de sel, de poivre et le tour est joué. Il verse cette sauce toute simple sur le poisson.

Mon regard se balade entre les ingrédients, à la recherche de secrets culinaires, et les yeux lumineux de mon ami qui, de toute évidence, éprouve un plaisir indéniable à toucher, à couper et à sentir les aliments, qu'il traite avec respect. En peu de temps, les odeurs du *doste*, du citron et de l'olive se marient à celle de l'espadon et lorsque Bastien sort le plat du four, je sens monter la salive dans ma bouche. Il me semble n'avoir jamais mangé de poisson aussi succulent, cuit à point et avec juste ce qu'il faut d'arôme, de sauce, de couleur, de saveur. Tout revêt une allure de nouveauté et de fête, ce soir. Le sentiment d'étonnement m'envahit, l'impression rassurante d'une débutante qui s'ouvre à toutes les découvertes, à toutes les aventures, à la vie tout simplement, tel un bourgeon qui éclôt. Je me sens renaître.

Durant le repas, nous échangeons peu. Nous sommes concentrés sur la dégustation et je comprends que ces moments privilégiés sont précieux pour mon hôte. Nous demeurons discrets sur ce que nous venons de vivre. Étrangement, le silence n'est pas gênant entre nous. Il ne cache aucune lourdeur, c'est un partage secret où les mots seraient de trop. Nos regards suffisent pour alimenter une solitude saine. Je m'abreuve de cette grâce d'avoir appris à recevoir la beauté et le bien-être. Nous terminons le festin, accompagné d'une salade verte, comme nous l'avons débuté – dans la délicatesse. La beauté et l'élégance des mets invitent à la fine dégustation.

Dans la douceur, nos jeux sexuels reprennent sous la douche avant que nous allions tout naturellement au lit. Le lendemain au réveil, nous convenons de faire l'ascension de la Sainte-Victoire, à quelques kilomètres de là. Cette montagne a inspiré bon nombre de peintres français, dont Paul Cézanne, qui l'a peinte presque cent fois. Quant à Bastien, il adore la caresser des yeux tous les matins lorsqu'il ouvre les volets de sa chambre. Un éblouissant

spectacle naturel, constamment renouvelé telle une carte postale vivante, où la roche joue de la lumière et des ombres avec le soleil. À mon tour, je m'émerveille d'une beauté si pure. L'idée de la gravir m'enchanté.

Bouteilles d'eau, sandwichs, fruits secs accompagnés de quelques bricoles, voilà ce qui se trouve dans le sac à dos que Bastien porte sur ses épaules. Mon ami me lance l'idée qu'il faut entamer l'ascension juste devant, par l'angle qui nous fait face, près du stationnement où est garée sa voiture, en fait. Mes années d'expérience dans l'ascension de montagnes canadiennes et américaines m'indiquent que cette proposition ne laisse présager rien de bon. Le problème est qu'il n'y a aucun sentier devant nous. Rien à part le haut de la montagne et un dénivelé insurmontable même pour un marcheur aguerri.

Inquiète, je fixe l'état sauvage de la montagne : rochers, pierres fragiles que j'imagine facilement glisser sous mes pas, quelques arbustes, enfin rien de rassurant. Je tente au mieux de faire confiance à mon partenaire de marche, mais je pressens que nous allons dans la mauvaise direction. L'absence de sentiers m'effraie. À ma crainte s'ajoute, juste là, au-dessus de nos têtes, l'hélicoptère de la sécurité civile en plein exercice de sauvetage en montagne. Le brave et déterminé Bastien devant moi, j'avance encore un peu, à peine quelques pas, avant de baisser les bras.

Maintenant convaincue que nous n'allons nulle part, je m'assois sèchement sur un rocher ; je décide de ne plus bouger d'ici.

— Écoute, Bastien, nous n'allons nulle part. Nous ne faisons pas de l'alpinisme. Il n'y a aucun sentier, tu le vois bien. De plus, regarde l'hélicoptère de sauvetage, des gens sont tombés.

— Mais non. Ne t'inquiète pas, j'ai déjà gravi cette montagne à plusieurs reprises, même avec des enfants, et je suis certain que

nous sommes sur la bonne voie. Continuons un peu et nous trouverons un sentier. Et puis, l'hélicoptère, c'est parfait : en cas de chute, nous serons sauvés rapidement, se moque-t-il.

— Tu n'es pas drôle. Tout ça me fait peur. Je ne le sens pas!

— Sans blague, je te jure, il s'agit d'un exercice, ce n'est pas un vrai sauvetage.

— Peu importe, je n'y vais pas. J'en suis incapable.

— Tu es certaine? Nous sommes sur place et la montagne s'offre à nous. Nous marcherons à ton rythme et si tu ne veux pas te rendre jusqu'en haut, nous rebrousserons chemin, il n'y a pas de souci.

— Non, ce n'est pas une question de rythme, je ne le sens simplement pas. C'est impossible d'attaquer la montagne par ici. C'est vrai que ça m'embête d'abandonner avant même de commencer, mais je ne vais pas risquer ma vie pour une montagne.

— D'accord, aucun problème! Si tu le désires, nous retournons à la maison et nous ferons autre chose. Cela m'est égal. Décide ce qui te plaît et nous le ferons.

Pendant que nous discutons, je tente de me convaincre que je ne suis pas arrivée au pied de la Sainte-Victoire, montagne mythique, avec l'excitation de la grimper pour rebrousser chemin. C'est impensable. Je ne peux battre en retraite lâchement. Je dois y aller, mais certainement pas par le chemin que Bastien me propose. D'une réflexion à une autre, j'entends les cris et les rires d'un groupe d'enfants derrière nous au loin. Je tourne la tête et mes yeux se posent sur une troupe d'écoliers qui s'appêtent à monter.

— Ah, voilà! Il me semblait bien. Viens, Bastien, le sentier est là-bas. On suit le groupe scolaire.

— Tu vois, je t'avais bien dit qu'il y avait un sentier..., riposte-t-il d'un air vainqueur.

— Le problème, c'est qu'il n'est pas tout à fait devant nous, mais ce n'est plus important. Nous l'avons trouvé.

— Et l'hélicoptère est déjà sur place. Nous serons sauvés si...

Je le fixe d'un regard impatient.

Durant l'ascension, l'intense dénivelé aspire mes pensées vers le haut, mais j'anticipe que durant la descente, il saura *a contrario* tirer mes réflexions vers le bas. Si une montée est fantastique, la descente réserve toujours de grandes surprises. Chaque montagne est pour moi une source incroyable d'apprentissages, de révélations, une expérience unique. Même lorsque je crois ne rien ressentir à l'intérieur de moi durant l'escapade, je sais qu'à coup sûr je me trompe. Ce n'est que quelques jours ou semaines plus tard que les révélations deviennent manifestes, souvent. Et, en ce sens, la Sainte-Victoire ne manque pas de me rappeler que la vie est plus forte que tout et qu'elle cherche à s'exprimer à l'intérieur de moi, au plus profond de mon âme, malgré les cicatrices laissées par les tempêtes sévères qui ont parsemé ma vie.

En route vers le sommet, je regarde Bastien marcher devant moi. Je le regarde, tout simplement. Je me questionne sur son rôle dans ma vie à cet instant précis. Pourquoi cherche-t-il ma présence de manière si pressante ? Qui est-il vraiment ? Au cœur de la nature, loin du travail, de la vie citadine, du tourbillon quotidien, je le scrute à la loupe et je perçois un homme honnête et authentique. Passionné, amoureux, volontaire et courageux. Étrangement, mon regard sur lui vient de basculer complètement.

En un instant, mon cœur s'attendrit et les sentiments commencent à me pénétrer. Le flux s'accroît, puis s'ouvre en moi une valve liée à mon cœur, comme un barrage qui se rompt. Je suis saisie. Je m'immobilise. Abasourdie par les émotions, je prie pour ne pas pleurer, car mes yeux se sont embrouillés. Pas ici. Je ne souhaite surtout pas cela. Pas maintenant, pas dans ma vie, ni lui ni personne d'autre... plus jamais d'homme, plus jamais d'amour.

Bastien se retourne et constate que je prends du retard. Il me voit figée. Il s'enquiert de mon état. Je le rassure avant de reprendre ma montée. Mes réflexions me rattrapent comme durant chaque excursion en montagne. Je ne calcule plus le nombre d'années où j'ai vécu sans sentiments amoureux. Je préfère l'ignorer, cela me donne le vertige. Mon refus d'aimer est mon armure, ma protection contre la souffrance. L'absence de sentiments et d'engagement émotionnel est mon échappatoire depuis bien longtemps. Et voilà que tout vient de s'effondrer. Je suis foutue.

La Sainte-Victoire s'ouvre à moi dans toute sa force, toute sa puissance et impose ses lois que je ne peux défier. La nature est plus forte que tout et elle parviendra assurément à vaincre. Ses messages précis me frappent de plein fouet et je n'ai d'autre choix que de recevoir cette vérité. Malgré cela, je rejette la troublante révélation qui ne me convient pas. Je traiterai l'information plus tard. Elle est mon secret et ma honte. Le désir d'être amoureuse m'a quittée, je réfute l'amour.

Habitée par cette nouvelle réalité qui me pèse déjà, je peine à apprécier en profondeur les beautés qui m'entourent. Je demeure perplexe tout en travaillant durement à rejeter les nouveaux sentiments qui naissent en moi. La distance qui nous sépare, mon ami et moi, favorise la solitude donc la réflexion. Puis, nous atteignons un premier palier sur lequel la chapelle Notre-Dame-de-Victoire et le prieuré reçoivent régulièrement des pèlerins pour qui le recueillement est le cadeau ultime après une montée ardue. Je m'émerveille en pénétrant à l'intérieur des bâtiments et j'ose formuler discrètement une requête afin d'être libérée du mauvais sort reçu durant la montée. Au moment où je sens les émotions m'envahir, je m'éloigne de Bastien. J'ai l'impression que nous sommes arrivés à destination lorsque mon guide intrépide m'informe qu'il reste un deuxième et dernier palier.

Lorsque nous arrivons à la croix, à plus de mille mètres au-dessus du niveau de la mer, mon teint devient livide. Je m'assois en m'accrochant aux pierres instables pour ne pas tomber. Inlassable

combat contre le vertige. Malgré mes nombreuses tentatives pour le défier, rien n'y fait. Je fixe mes pieds, je veux pleurer, je suis étourdie et je vois la scène où je tombe dans le vide. Comment suis-je parvenue à ignorer l'ampleur de cette dernière étape ? Trop occupée à repousser mes sentiments amoureux, je n'ai rien vu venir. J'ai suivi mon ami en toute confiance.

— Aurélie, tu es pâle. Ça ne va pas ?

— Non, je ne vais pas bien. Pas bien du tout. Je dois redescendre tout de suite. Désolée d'arriver enfin à destination et de ne pouvoir tenir, encore moins profiter de mon effort. Reste si tu le veux, moi je dois redescendre maintenant. Je me sens mourir.

— Attends-moi quelques secondes. Je fais le tour de la croix et je redescends avec toi. Tu n'y vas pas seule.

— Fais vite, s'il te plaît ! lui lancé-je dans un souffle court et fragile.

Les yeux fermés, j'attends Bastien. Tout à coup, je sens sur mon bras sa main, qui m'invite à le suivre. La première partie de cette descente est pour moi un véritable calvaire. Je connais maintenant les raisons de l'appellation de cette montagne : atteindre son sommet représente une sainte victoire. J'effectue la descente à reculons, mon ami légèrement devant moi, me surveillant et me tenant. Je m'accroche aux cailloux instables que mes pieds et mes mains rencontrent. Dans ma tête, tout se confond et je souhaite simplement ne pas périr sous l'angoisse. Je me sens oppressée et perdue. Une lourde douleur dans ma poitrine me paralyse. J'ordonne à mes jambes de poursuivre, à mon cerveau de se taire et à mes larmes de rester enfouies.

Colère, déception et mépris de moi-même se heurtent en moi. *Quelle faiblesse, Aurélie, ma pauvre !* Le diable et le juge m'assaillent pendant que je tente au mieux de conserver un semblant de dignité devant Bastien. Le premier palier atteint, je m'assois près de la chapelle. Silencieusement, je remercie le ciel et je souris nerveusement à mon ami en me confondant en excuses pour ce

comportement indécent. Ses bras rassurants me serrent amoureusement contre lui et je sens qu'il est là pour moi. Je suis convaincue de la sincérité de sa présence et de son empathie.

Tout comme le début de la montée s'est présenté à nous dans l'incertitude, la descente ne manque pas de nous déstabiliser non plus. Avec conviction, mon amant me rassure concernant mes commentaires sur le paysage différent à mes yeux entre l'ascension et la descente. Ainsi, sans que je m'en fasse outre mesure, mes pas foulent le sentier devant nous, sans questionner davantage. Après deux heures de marche, nous constatons qu'une surprise de taille nous attend à l'arrivée. Nos pas énergiques, témoins de la satisfaction d'avoir accompli un exploit, ralentissent peu à peu lorsque nous apercevons un lac qui s'étend devant nous. En effet, nous ne reconnaissons rien de notre point de départ. Éberlués, nous regardons le haut de la Sainte-Victoire en nous questionnant mutuellement. Force est d'admettre, si l'on se fie à la direction du soleil, que nous sommes de l'autre côté de la montagne. Être à l'autre extrémité de la montagne signifie que nous sommes à l'opposé du stationnement où la voiture nous attend. Je lis le malaise sur le visage de mon ami, qui se confond en excuses. Devant une situation aussi cocasse, je ne peux retenir un fou rire, tout en lui rappelant mes interrogations durant la descente.

Naturellement, ces kilomètres en plus n'étaient pas prévus. Nous n'avons plus d'eau et ne connaissons pas les conséquences possibles de ce revirement de situation. Combien de temps nous faudra-t-il pour atteindre la voiture ? Le mystère plane. Vaillants et combattifs, avec une pointe d'insouciance, nous partons à l'aveuglette en suivant l'angle du soleil par rapport au sommet de la montagne. Pas terrible comme boussole, mais sans indications, sans balisage des sentiers, que nous reste-t-il d'autre ? Lorsque la seule option devant nous est l'imprévu, il est préférable de nous engager avec confiance afin de ne laisser aucune chance au découragement. Notre complicité est palpable. Personne ne s'impatiente

et nous tâchons d'encourager l'autre lorsque celui-ci baisse les bras ou perd momentanément espoir. En toute sincérité, je promets à Bastien d'embrasser la voiture à notre arrivée.

Assoiffés, épuisés, mais heureux, nous voyons se dessiner au loin, après deux heures trente de marche au pied de la Sainte-Victoire, le stationnement. Eurêka! Bastien me prend dans ses bras pour me couvrir de baisers. Malgré la confiance d'y arriver avant la tombée de la nuit, il nous faut bien avouer que le doute nous a accompagnés par moments. Le soleil se prépare à tirer sa révérence et de toute évidence, cette journée aurait pu connaître un dénouement désastreux.

Pendant que j'embrasse le rebord du toit de la voiture, la sonnerie du portable de Bastien retentit. Il vérifie la provenance de l'appel avant de répondre et exprime son impatience par un soupir. Son inconfort et sa déception sont palpables. Avant que je monte seule dans la voiture, j'entends mon ami :

— Oui, allô!... Je viens de redescendre la Sainte-Victoire...
Oui, oui, je suis seul...



PAVÉ D'ESPADON À L'ORIGAN, AUX OLIVES ET AU CITRON

INGRÉDIENTS POUR 4 PERSONNES:

4 steaks d'espadon
Huile d'olive
4 tranches de citron
1 c. à thé de jus de citron
100 ml de vin blanc
10 olives vertes dénoyautées
2 c. à thé d'origan frais haché
Sel et poivre du moulin

1. Préchauffer le four à 180 °C (350 °F).
2. Sécher les tranches de poisson avec du papier absorbant. Saler et poivrer.
3. Chauffer un peu d'huile d'olive dans une poêle pour faire dorer les steaks d'espadon 2 minutes de chaque côté.
4. Retirer le poisson de la poêle et le déposer dans un plat allant au four. Placer une rondelle de citron sur chaque morceau de poisson.
5. Verser le vin dans la poêle et porter à ébullition. Ajouter les olives et l'origan. Verser un filet d'huile d'olive et le jus de citron. Faire réduire 5 minutes.
6. Recouvrir le poisson de la sauce avant de le mettre au four pendant une dizaine de minutes, selon l'épaisseur des tranches d'espadon.

